



## HEGEL en toutes lettres n°14

Jean-Marie André

andrejeanmarie67@gmail.com

### Retour à Berlin...

Nous avons laissé Hegel au pied de la diligence en partance pour Bruxelles. Après ce voyage à Paris, s'est posée la question de savoir si Hegel était naïf ou retors. Naïf et retors semblent être la réponse la plus vraisemblable ! A Paris, au vu et su de tout le monde, en compagnie du philosophe français lui servant de guide, Hegel sait ce que cette « relation » signifie aux yeux des autorités prussiennes. Il aggrave de plus son cas, en ne fréquentant à Paris que des libéraux. Ces témérités sont autant d'insolences qui ne manquent pas d'éveiller à Berlin, de dangereux échos pour lui. En effet, quatre ans après l'arrestation de Victor Cousin et l'intervention d'Hegel en sa faveur et après ce voyage à Paris, « l'affaire Cousin » [1] revint sur le tapis. Le diplomate Karl Varnhagen von Ense nous apprend qu'« il y avait un grand article dans le *Constitutionnel* de janvier 1828 sur l'arrestation de Cousin »... et que dans cet article, « on fait aussi un grand éloge de Hegel, on y mentionne sa noble conduite, la manifestation de son courage libéral dans l'affaire Cousin et l'affection que lui porte Cousin ». Cet article va beaucoup déplaire à Monsieur von Kamptz, le directeur de la police chargé de la répression des « menées démagogiques » en Prusse et considéré par l'opposition comme étant « réactionnaire ». Il prétendit dans un accès de fureur que « Hegel ne s'était pas rendu à Paris uniquement pour préparer cette publication » mais aussi et surtout « pour manigancer cela » ! [2]. Mais Hegel, lui, était encore en 1827 au pied de la diligence en partance pour Bruxelles ! Mais avant de monter dans cette diligence, il trouva le temps de visiter le *Néorama*, de Daguerre le photographe. C'était le « dernier cri de Paris » mais depuis cinq ans déjà. « Pas besoin d'aller à Rome pour voir cette basilique et le pape avec ses cardinaux, à genoux et en adoration devant saint Pierre » ajouta-t-il en regrettant que celui de Berlin, rebaptisé *Diorama* et créé par le peintre Karl Gropius, ne soit inauguré que prochainement ! [3].

### Par Bruxelles...

Pour Hegel, ce voyage fut le plus agréable qu'il ait jamais connu. Un coupé dont il nous avait déjà vanté le confort luxueux [4] et un seul compagnon de voyage mais lequel, Victor Cousin ! De plus, la route était plate à travers les plaines de la Picardie, du Hainaut et du Brabant par Senlis, Péronne où ils soupèrent, Valenciennes où ils burent le café et puis Mons où ils déjeunèrent et enfin Bruxelles, où ils arrivèrent avec un « très fort appétit ». Il suggéra à son épouse, dans sa lettre du 7 octobre 1827, de regarder sur une carte les noms de ces villes et la rassura sur son appétit car il « mange et boit comme un flamand ». Arrivé à Bruxelles, il rend immédiatement visite à son vieil ami van Ghert. Celui-ci éprouva « une grande joie et une grande surprise parce qu'il n'avait pas été informé de mon arrivée ». Il en fut de même pour l'épouse de son ami « une bonne et aimable hollandaise » qui lui « tailla en un clin d'œil une plume » pour lui permettre d'écrire de suite à son épouse. Ils trouvèrent tous deux qu'Hegel avait meilleure mine que quatre ans auparavant. Il y passa la nuit et la journée suivante en pleine affaire du Concordat. La politique de « l'amalgame » des Pays-Bas avait abouti au Concordat du 18 juin 1827. Mais l'abrogation de nombreuses institutions de culte catholique créées par van Ghert, qui en suivit, déclencha un conflit confessionnel qui fut à l'origine de la Révolution Belge de 1830 et de l'indépendance de la Belgique sur les accents de *La Muette de Portici* d'Aubert à l'Opéra de Bruxelles [5].

Victor Cousin restant à Bruxelles, Hegel reprit la diligence pour Gand, puis une embarcation pour rejoindre Bruges par le canal. Le Gand de 1827 a 70 000 habitants, Bruges 33 000. Bruges a « conservé entièrement le style architectural flamand qui a été effacé et modernisé à Gand et plus encore à Bruxelles ». A Gand, il admire, à l'église Saint Bavon, les six panneaux du retable dit de *L'Agneau mystique* des frères van Eyck. Mais Hegel trouve que « les six plus belles parties de ce retable » sont à Berlin. A Bruges, il s'enthousiasme pour les œuvres de van Eyck, de Memling et pour une *Madone avec enfant*, de Michel-Ange. « Dans toute l'Allemagne et en France, il n'y a pas une œuvre de Michel-Ange » mais « que de choses [de lui] dans ces Pays-Bas ». Puis, ce fut le retour vers Bruxelles et la famille van Ghert au grand complet « autour de la table avec 6 enfants, 5 garçons, 1 fille ». Leur fils aîné, âgé de 17 ans, souhaiterait, au terme de ses études dans quatre ans, les achever à Berlin auprès d'Hegel. La promesse de se revoir à Berlin en octobre 1831 est faite...

### Et par le chemin des écoliers

Dans une lettre à son épouse en date du 12 octobre 1827, il raconte par le menu son départ de Bruxelles encore tout illuminé pour la première sortie publique de la reine, sœur du roi de Prusse. Puis ce furent Louvain et Liège dont il visite les bâtiments universitaires. Il les imagine « comme des lieux de repos



éventuels, dans le cas où à Berlin, les porteurs de soutane [lui] rendraient le séjour insupportable au Kupfergraben. La Curie de Rome serait en tout cas un adversaire plus honorable que la misérable cléricaille de Berlin ». Hegel fait allusion à la plainte adressée au ministre des Cultes par un vicaire, anonymement présent en auditeur libre à son cours sur l'histoire de la philosophie de l'hiver 1825-26 et considérant la remarque d'Hegel sur « la transsubstantiation » comme une offense à la religion catholique. Pour Hegel, cette plainte lui est restée présente à l'esprit ! Puis ce fut Aix la Chapelle et le trône de Charlemagne, sur lequel s'asseoir est devenu pour Hegel un rituel ! [5]. La malle-poste pour Cassel étant retardée, Hegel « décide de ne pas végéter dans cette vieille ville [de Cologne] et de pousser une pointe jusqu'à Bonn » pour rendre visite à son « vieil et cher ami » Windischmann et ensemble, en faire de même chez son « autre cher ami » von Schlegel dont la propriété est somptueuse et confortable y compris la basse-cour et le perchoir des paons ! Ils seraient bien restés quelques jours de plus mais ils en ont profité pour revisiter « l'imposante cathédrale et la collection Wallraf », puis passer utilement leur temps « en mangeant des huitres et en buvant du vin de Moselle » [...] près « d'une compagnie d'étudiants fumeurs de pipe ». Hegel répète à plusieurs reprises « nous » et « ils » en ajoutant un peu plus loin que « l'ami Cousin n'a rien pu faire de plus agréable que de m'accompagner à Cologne. J'en avais assez des voyages en diligence, avec la société dont on jouit [...] de cette façon, bavardant, mangeant et buvant (nous ne nous sommes pas privés de ces trois choses), nous avons fait un tour extrêmement agréable, sain et joyeux. Une moitié est maintenant heureusement passée, et j'en serai toujours reconnaissant à Cousin, pour qui mon amitié s'est encore accrue à cette occasion. Quant à la seconde moitié... conformément à tes invitations réitérées, j'interromprai sa sombre monotonie grâce à un nouveau détour par Weimar... Mais je peux difficilement être à Berlin avant la fin de la semaine prochaine... ».

## Dîner chez les Goethe...

La diligence partant de Cassel étant retardée, Hegel en profite pour se rendre au théâtre et voir *Egmont*, une pièce de Goethe. Puis, au lieu d'une malle-poste, il dut prendre une diligence pour rejoindre Arnberg, Eisenach, Gotha, Erfurt et Weimar. Les paysages étaient superbes, la diligence vieille et ordinaire, quant à la nourriture des auberges fréquentées, n'en parlons pas, car elle n'était pas à la hauteur de son très « bon appétit » !

« Le soir, au coucher du soleil, je suis arrivé... Après m'être apprêté, je me suis dirigé vers le but de ce détour, le vieil ami vénéré. La maison était illuminée, le grand-duc s'était fait annoncer pour le thé ; je fis cependant annoncer mon arrivée. Goethe m'accueillit de la façon la plus amicale et la plus cordiale ; j'avais maintes choses à lui raconter. Une demi-heure plus tard, arriva le grand-duc... encore une chose importante que j'avais oubliée : outre Riemer [philologue et ancien secrétaire de Goethe], j'ai trouvé chez Goethe... Zelter [musicien et ami des deux philosophes]. Goethe me présenta à son Altesse, à côté de lui, je m'assis sur le sofa - je crois même que j'étais à sa droite. Il me demanda des nouvelles de Paris [...] Ainsi se passa la soirée en conversation avec le vieux monsieur jusqu'à 10 heures et demie. Goethe était toujours là, je remarquai à son attitude que le grand-duc était un peu sourd et que, lorsque la conversation s'arrêtait, il ne fallait pas chercher à l'entretenir, mais à attendre qu'une idée lui vînt de nouveau à l'esprit. A part cela, tout se passa sans gêne, je dus rester pendant deux ou trois heures cloué à mon sofa. Le grand-duc m'avait recommandé de visiter son jardin botanique au Belvédère ». Ce qui fut fait dès le lendemain matin. Le grand-duc, en botaniste éclairé, lui fit découvrir dans son vaste jardin de « très beaux exemplaires de plantes » qu'Hegel ne se trouva pas « suffisamment connaisseur pour tout apprécier à sa valeur ». Puis, ce fut la promenade dans « les vieux chemins bien connus du beau parc » de Goethe, « parcourus il y a 25 ans [et un] salut aux rives de l'Ilm et à ses flots agités, qui ont entendu plus d'un chant immortel ». Puis, vint à 2 heures, le « dîner chez Goethe ». Le repas fut « excellent et auquel on fit honneur avec appétit ». Madame Goethe, attendant l'heure d'accoucher, n'était pas à table. Étaient présents, sa sœur pleine d'entrain, « le conseiller Vogel, médecin ; un certain D' Eckermann, secrétaire de Goethe ; les deux petits-fils, le fils, Zelter « et moi-même ». « J'étais assis à côté de Goethe et à ma droite », Fräulein von Pogwisch, la sœur pleine d'entrain. Les hôtes weimarois étaient plutôt silencieux, « mais nous étions nous de bonne humeur, loquaces, mangeant et buvant bravement ». Hegel se sentit obligé de parler à Goethe « des opinions et des sujets d'intérêt politiques et littéraires en France » car « tout cela l'intéressait beaucoup. Il est robuste, en pleine santé, c'est toujours encore un vieil homme, [c'est-à-dire un] homme toujours jeune, un visage si plein de dignité, de bonté, de gaieté, qu'en le voyant, on oublie le grand homme génial au talent inépuisable. En notre qualité de vieux et fidèles amis, nous ne sommes d'ailleurs pas préoccupés de nous observer mutuellement [comment se montre-t-il, qu'a-t-il dit ?] mais pleinement d'accord ensemble, et cela non pas à cause de l'honneur et la gloire d'avoir vu et entendu telle ou telle chose de lui ». Dans cette lettre adressée à son épouse le 17 octobre 1827, en rentrant du théâtre de Weimar, Hegel totalement sous le charme goethéen continue la minutieuse recension de ce dîner. « Son fils m'a dit tout à fait explicitement après le repas, combien Goethe s'était réjoui à l'espoir que je lui rendrais visite à mon retour de Paris. Il m'a longuement parlé de ses relations avec son père, de ses sentiments à son égard ; on doit estimer Goethe heureux d'être à son âge l'objet d'un tel amour, et l'on doit estimer et aimer le fils à cause de cela ». Hegel ne pouvait pas en écrivant ces lignes, ne pas penser à ...son fils Ludwig Hegel, âgé de 21 ans en cette année 1827 [6].



## Le retour d'Ulysse

Goethe souhaitant le garder encore une journée, Hegel décide de retarder son retour de 24 heures. Certes il aurait bien voulu arriver le samedi afin de se reposer le dimanche avant de faire l'annonce de ses cours d'Histoire de la Philosophie et de Psychologie et d'Anthropologie, le lundi en huit. Mais en retardant son départ, Zelter et lui pourront faire route ensemble. Dans une lettre du 17 octobre 1827 adressée à son épouse, il ajoute : « Nous sommes tous deux des vieux messieurs et que la commodité nous agréée, nous ne sommes pas disposés à faire bravement usage de la malle poste, mais nous partirons vendredi avec une voiture de louage que nous avons retenue ; si Dieu le veut, nous serons dimanche auprès de vous et alors ton Ulysse, revenant après des pérégrinations variées à l'uniformité de la vie domestique, te prendra de nouveau dans ses bras... ». Il demande donc à son épouse de ne pas dire qu'il arrive le dimanche mais seulement le lundi afin qu'il puisse passer une soirée tranquille avec elle et les enfants. Il la félicite pour la ponctualité de ses lettres et leur « aimable contenu de l'amour ! » et aussi pour les décisions qu'elle a été amenée à prendre. « L'arrangement relatif à notre logement me satisfait autant que toi [...] moi qui continue à ressentir toujours plus fortement le besoin d'avoir mes aises, et ce besoin a été encore renforcé par le voyage [...]. Tu pourrais, pour plus de sûreté, conclure le contrat pour dix ans [...]. Je veux donc vivre et mourir au Kupfergraben ». Hegel y habita jusqu'en 1831, année de sa mort. Ce quartier est celui de la célèbre Ile aux Musées, longtemps emmurée à Berlin Est. A défaut d'un nouvel Hegel, y habite une actuelle Madame Merkel !

## Mars 1828... Remerciements à Victor Cousin...

« Enfin, direz-vous, mon cher ami, voici une lettre de ce paresseux, pour lequel j'ai été tant sur pied à Paris, et me suis-je même mis en route pour quelques centaines de lieues ; de cet ingrat que j'ai comblé d'amitié, de soins, d'attentions, de sacrifices de toute sorte. Quelque nombre de méchantes épithètes que vous m'entasserez sur moi, il faut que j'endure cela, que je m'y résigne dans la composition d'une conscience qui se sait coupable de péchés. Au reste, voici à peu près comme ma paresse a raisonné ; elle a dit, pour la première lettre que je lui écrirai, il sait la faire, il s'en faudra de peu, tout entière lui-même, car je lui conterai, - et je ne pourrais pas m'arracher de cette matière pour en arriver encore à autre chose, - que des agréables souvenirs, que m'a laissé mon séjour à Paris et ce voyage qui m'a conduit au Rhin ; mon ami a été lui-même à tout cela, il a été le témoin du plaisir que j'ai goûté, il aurait tort d'oublier la part qu'il a eue de me mettre partout à mon aise, de me procurer les facilités, avis, moyens pour m'instruire et jouir de tout cela, ou oublier les agréments et l'hilarité que son esprit, sa gaité, sa bonne humeur, a répandus partout. Ce qui me restait pour ma part à ajouter à ces souvenirs, c'était peu de choses, qu'en vous ayant au bord du Rhin et ayant été rejeté à la merci des postes et de la compagnie de mes chers compatriotes, que j'ai, été doublement en cas de regretter de vous - que j'ai fait presque des vœux de ne plus sortir de Berlin, sinon ou dans un aérostate qui me déposerait en quelques heures rue d'Enfer n° 14, ou y étant reconduit par vous. »

Ensuite, Hegel encense le *Platon* que Victor Cousin lui a fait parvenir. Il évoque la « musique du tocsin de l'énergie libérale, dont Paris, toute la France et l'Europe retentit ». En effet, à la suite des élections françaises de novembre 1827 remportées par l'opposition libérale, le ministère Villèle avait démissionné et avait été remplacé le 4 janvier 1828 par de Martignac à la tête d'un gouvernement modéré. Hegel se réjouit de voir Royer-Collard, « un professeur philosophie de centre-gauche, à la tête de la Chambre des Députés ». Il se réjouit de plus d'apprendre que Victor Cousin va pouvoir reprendre ses cours en espérant que « le délai de rétablissement de [ses]cours se dérive plutôt d'une bienséance qu'on veut garder envers l'ancien ministère, de ne jeter un blâme trop prononcé sur lui en abolissant un très grand nombre de ses actes très subitement, qu'il doive être attribué à une décision contre cette conséquence d'un désaveu général du système ». En bref, il se réjouit d'apprendre que Victor Cousin reprendra ses cours à la Sorbonne, fin mars 1828 après en avoir été suspendu le 29 novembre 1820 [2]. Il espère enfin qu'il ne sera pas châtié par un plus long silence de la part de son ami. Cette lettre du 3 mars 1828 partira de Berlin... le 25 du même mois et de la même année !

## À suivre...

### Références

1. André JM. Hegel en toutes lettres. N° 11. HEGEL 2014;4:108-11.
2. Hegel. Correspondance III, p 354-354, NRF, 1963, Gallimard.
3. Hegel. Correspondance III, p 173-195, NRF, 1963, Gallimard.
4. André JM. Hegel en toutes lettres. N° 12. HEGEL 2014;4:322-24.
5. André JM. Hegel en toutes lettres. N° 8. HEGEL 2013;3:138-44.
6. André JM. Hegel en toutes lettres N° 2. HEGEL 2011; Vol.1 n°3.